

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 93 (1948)
Heft: 10

Artikel: La pensée militaire française dans ses publications [suite]
Autor: Bauer, Eddy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La pensée militaire française dans ses publications

(Suite.)

Dans notre précédent article ¹, nous avons fait le tour à peu près complet des publications périodiques, qui, de l'autre côté du Jura, traitent de sujets militaires, aéronautiques ou navals. Voyons maintenant un certain nombre d'œuvres personnelles et originales. Mais ici, affirmons une fois de plus qu'il demeure hors de notre propos d'apporter ce faisant aucune concurrence à la Bibliographie de la France.

Nous ne citerons et n'analyserons dans ce présent article que les volumes qui figurent sur les rayons de notre bibliothèque et dont nous pouvons, de la sorte, parler en toute connaissance de cause. Nous nous limiterons, d'autre part, aux ouvrages sortis de presse depuis les derniers jours de l'année 1947, et ces limitations, que nous impose la place dont nous disposons ici, permettront au lecteur de se faire une assez juste idée de l'importance et de l'abondance de cette production historique. Nul doute qu'elle ne fasse le plus grand honneur à la France, à son armée, ainsi qu'au sentiment élevé du public français.

Mais encore et d'ores et déjà, une première question se présente à notre attention : dans l'état actuel de la technique et vis-à-vis de l'évolution précipitée des moyens de combat, quelle est la valeur pratique de l'histoire des guerres passées,

¹ Voir *Revue militaire suisse*, n° 8, août 1948.

fût-ce de la deuxième guerre mondiale ? D'aucuns refusent toute valeur à de semblables dissertations, et nous ne nous permettrons pas de les contredire en ce qui concerne les procédés et les tactiques. On a dépensé des flots d'encre, entre Versailles et Munich, à discuter si Lord Jellicoe, le 31 mai 1916, devait former la ligne de file de ses cuirassés sur la colonne de gauche ou sur la colonne de droite. Question oiseuse, puisque nul amiral du dernier conflit ne s'est trouvé, faute de moyens, en face du même problème, et, quant à l'avenir, puisque la guerre aéro-navale exclura vraisemblablement les lourdes formations de la *Grand Fleet* et de la *Hochseeflotte*. Néanmoins ce qui, dans ce cas du Jutland et malgré l'évolution des matériels, demeure digne de commentaire, c'est la fatale incertitude du champ de bataille et la nécessité de décider vite, quelles que soient l'obscurité et même la contradiction des renseignements réunis.

Dès l'instant donc où l'histoire militaire s'attache au commandement, à la genèse, aux conséquences et à la critique de ses décisions ; dès l'instant où, sans arrière-pensée ni parti pris, elle s'efforce de reconstituer le moral du combattant et d'analyser les facteurs qui l'ont affecté en bien ou en mal, dès cet instant aussi ses synthèses demeureront valables dans la pratique et pourront contribuer de la manière la plus efficace à la formation du chef et de la troupe ; envisagée sous ce rapport, elle ne se bornera plus à un simple jeu d'esprit de valeur universitaire. Les ouvrages que nous nous proposons d'étudier ci-dessous méritent tous à ce titre la mention la plus honorable.

* * *

La catastrophe de mai-juin 1940, dans ses origines et dans son inéluctable développement, continue, ainsi qu'il se devait, de solliciter l'attention passionnée des lecteurs militaires français. Ainsi qu'on le conçoit sans peine, sur ce sujet brûlant et douloureux, on compte aujourd'hui autant d'études critiques

et documentaires que de témoignages personnels et de plaidoyers pro domo. Néanmoins, quelque jugement qu'il faille finalement réserver aux divers acteurs français de cette mémorable tragédie, il est équitable de les appeler à leur tour à la barre et de recueillir une à une leurs dépositions.

Le Commandant Pierre Lyet, en ce qui le concerne, n'a nul besoin de présenter l'apologie de ses décisions et opérations. Chef du Service historique de l'Etat-major de l'Armée, il s'était fait connaître, peu de temps avant le déclenchement de la deuxième guerre mondiale, par son ouvrage intitulé *Joffre et Gallieni à la Marne*, lequel lui valut d'emblée la considération des critiques les plus difficiles ; nul miracle à ce suffrage unanime : n'avait-il pas fait apparaître tout le long de ce volume de bien rares qualités d'analyse et d'équité ? C'est dire que notre auteur était particulièrement bien placé, en raison de sa situation et de ses qualités personnelles, pour nous donner, en 1948, une *Bataille de France*¹ que l'on peut considérer comme une synthèse presque définitive de cette campagne de 45 jours.

Non seulement, il a mis en œuvre toutes les ressources du dépôt d'archives du Ministère de la Guerre, mais encore la conquête de Berchtesgaden par l'ardente 2^e D.B., lui a placé entre les mains un document de valeur exceptionnelle ; il s'agit de l'album édité à l'intention du Führer Adolf Hitler, par l'Etat-major de la *Wehrmacht*, sous le titre de *Feldzug in Frankreich*. On y trouve, en effet, pour la période qui s'étend du 10 mai au 25 juin 1940, la situation en fin de journée de chacune des 145 divisions allemandes (*10 Panzer*) qui figuraient à l'ordre de bataille des colonels-généraux von Bock, von Rundstedt et von Leeb. Encore que quelques-unes des cartes de cet album illustrent le volume du commandant Lyet, il serait à souhaiter que cette œuvre capitale reçût de

¹ Commandant PIERRE LYET : *La Bataille de France* ; collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre. — Payot, Paris 1948, 1 vol. in-8.

mains françaises la diffusion dont elle serait digne. Rien n'étant plus facile que d'y faire figurer en regard la position quotidienne des grandes unités alliées, on aurait de la sorte, ainsi que l'ont fait les Belges pour ce qui les concerne ¹, un tableau sincère et vivant de la campagne, et nul doute, comme on le fait à contempler les élégants croquis de l'auteur, que l'on ne demeure épouvanté, à huit ans de distance, devant l'effroyable disproportion des forces en présence.

Au reste, le commandant Pierre Lyet, quels que soient ses sentiments profonds de patriote et de soldat, n'abandonne pas un seul instant la position élevée de l'historien ou, si l'on aime mieux, du chartiste. Ce qu'il nous apporte dans son volume, ce ne sont pas des jugements plus passionnés que bien pondérés, c'est, tout au contraire, un récit clair et méthodique des événements, basé sur des ordres et des comptes rendus qui nous sont rapportés en extraits ou in extenso. La plupart du temps, il ne se hasarde pas à prendre parti au milieu des thèses de la polémique, mais on ne saurait reprocher cette réserve à sa timidité ou à je ne sais quel opportunisme indigne d'un historien : en bonne méthode, il ne faut pas mélanger les pièces de la procédure et les actes de la plaidoirie. Aussi bien l'auteur nous a-t-il constitué avec un soin scrupuleux qui honore son intelligence et son caractère, le dossier de cette funeste campagne de France. Tous les historiens de l'avenir se devront d'y recourir.

* * *

Le général Roton, au lendemain du traité de Versailles, fut appelé, en qualité de capitaine, auprès du général Pellé, chef de la mission militaire française en Tchécoslovaquie. Entre 1925 et 1930, il professa l'histoire militaire et la tactique générale à l'Ecole de guerre de Prague. Rentré dans son pays,

¹ *La Campagne de mai 1940* ; atlas publié en mai 1945 par le Service historique de l'Armée du Ministère de la Défense nationale du Royaume de Belgique.

il devait y poursuivre une brillante carrière, puisque nous le retrouvons, le 2 septembre 1939, en qualité de chef d'état-major du général Georges, commandant en chef sur le théâtre d'opérations du Nord-Est. Il devait conserver ce poste jusqu'à la conclusion de l'armistice de Compiègne.

C'est dire que nous sommes en présence d'un témoin admirablement bien placé pour nous renseigner sur les événements de 1940 ; il a suivi les opérations du G.Q.G. de la Ferté-sous-Jouarre et participé activement à l'élaboration et à l'exécution de toutes les grandes décisions auxquelles elles donnèrent lieu. Son témoignage, intitulé *Années cruciales*¹ mérite donc d'être pris en sérieuse considération. L'amicale préface que lui a donnée son ancien chef, nous permettra d'autre part, de considérer l'auteur comme le porte-parole du général Georges, en ce qui concerne la crise latente qui exténua — le mot n'est pas trop fort — le commandement français durant l'hiver 1939/1940.

Ici, comme chacun le sait, nous nous aventurons sur le terrain glissant de la polémique. Mais il faut rendre au général Roton cette justice qu'on ne saurait lui imputer aucune priorité dans ce douloureux débat d'après-guerre. C'est le général Gamelin en personne qui, dans ses mémoires, parus chez Plon sous le titre de *Servir*, a pris l'initiative discutable de transférer sur la personne de son subordonné immédiat toutes les responsabilités de la catastrophe.

L'auteur s'insurge, avec de fort bonnes raisons, contre cette imputation d'un procédé peu chevaleresque. Comme il le montre, c'est en l'absence du général Georges, le 23 novembre 1939, que le Commandant en chef des Forces terrestres, s'étant rendu inopinément à Arras, prescrivit au général Billotte d'étudier une extension de la « manœuvre Dyle » au nord d'Anvers, pour se raccorder à la *Vesting Holland* ;

¹ Général ROTON : *Années cruciales ; La course aux armements (1933-1939) ; la campagne (1939-1940)*. — Charles - Lavauzelle, Paris, 1947, 1 vol. in-8.

le G.A. 1 actionnerait à cet effet la 7^e Armée (Giraud) placée primitivement en réserve de G.Q.G. Le général Billotte, quelle que fût sa témérité naturelle, fit apparaître dans son étude le danger de l'entreprise, d'où l'annotation du Commandant en chef sur le Théâtre des opérations du Nord-Est : *c'est le type de l'aventure. Si l'ennemi masque la Belgique, il peut manœuvrer ailleurs. Donc, ne pas engager nos disponibilités dans cette affaire. Ecarter le rêve.* L'idée de l'opération Bréda, un instant mise en sommeil, n'en fit pas moins son petit bonhomme de chemin. Le général Gamelin fit litière des objections réitérées de son subordonné, et le 20 mars 1940, l'« Instruction personnelle et secrète N° 9 pour le général commandant le groupe d'armées N° 1 et le général commandant en chef la B.E.F. » donnait à cette fatale équipée sa forme définitive.

Il n'en reste pas moins vrai qu'à cette dernière date, le général Georges finissait par faire sien un projet qu'il jugeait vicieux et désastreux quatre mois auparavant. Aurait-il dû persister dans cette opposition si fortement motivée, quitte à remettre sa lettre de commandement à la disposition du Commandant en chef des Forces terrestres ? On l'a soutenu après coup, mais nul doute que le remède eût été presque aussi pernicieux que le mal qu'il eût prétendu combattre, dans l'atonie de la drôle de guerre. Quoi qu'il en soit, la réorganisation du Haut-Commandement français, ainsi qu'il y fut procédé au mois de janvier 1940, sous l'inspiration évidente du général Gamelin, répartissait aussi mal que possible les pouvoirs et les responsabilités, et compliquait bien inutilement les relations de service. Allons même encore un peu plus loin : en présence du dissentiment irréductible qui opposait les deux grands chefs de l'armée française, lequel ne faisait un secret pour personne, puisqu'il transpira jusqu'en Suisse, il eût été du plus strict devoir de l'autorité politique de le trancher d'une manière ou d'une autre, par un changement de personne.

Sous la conduite du général Roton, nous assistons de la sorte à l'activité du G.Q.G. de la Ferté-sous-Jouarre durant

les tragiques journées qui suivirent la percée de Sedan et l'effondrement de la 9^e Armée. Faut-il dire les impressions qui se dégagent de ces pages empreintes de bonne foi ? La première, c'est, à l'instant décisif, l'inconsistance des renseignements obtenus sur les vraies péripéties du champ de bataille. La seconde, c'est, le voile déchiré, la justesse des réflexes du Haut-Commandement français, mais aussi l'insuffisante appréciation accordée par lui à l'influence du bombardement aérien sur les troupes et sur les transports. Ecrivons à sa décharge que les Russes en 1941 et la *Wehrmacht* en Normandie, manifestèrent la même incapacité, en dépit des expériences faites.

* * *

Le 22 juillet dernier, le général d'armée Doumenc se tuait dans une crevasse de son Dauphiné natal. Avec lui se brisait l'une des plumes les plus remarquables de l'armée française. Mais on ne regrettera pas en lui un pur et simple historien ou théoricien militaire, comme tant d'autres, quel que fût son grand talent personnel. En 1916, c'est le capitaine Doumenc, breveté d'état-major, qui organisait la régulation routière sur la Voie sacrée et apportait, de la sorte, la plus utile contribution à la résistance victorieuse de Verdun. Entre Versailles et Munich, il porta toute l'ardeur de sa pensée créatrice sur les questions de la motorisation, de la mécanisation et de la guerre de montagne. On est donc en droit de lui faire sa part, entre les Dosse, les Olry, les Mer, les Doyen et les Cartier, dans la remarquable victoire défensive remportée en juin 1940, par l'Armée des Alpes, sur l'agression italienne.

En 1940, nous le trouvons aux côtés du général Georges, en qualité de major général des armées françaises. Les heures tragiques de la campagne le trouvèrent inébranlable. Un témoin, qui n'est pas un bénisseur, a loué sa lucidité, sa présence d'esprit, son entrain, son dynamisme que ne parvient pas à stériliser son diagnostic réaliste et sans illusions. *Tel*

un capitaine sur un bateau désemparé en pleine tempête, écrit le commandant Jacques Minart¹, le général Doumenc met tout en œuvre pour colmater, aveugler les brèches, obstruer les fissures chaque fois qu'il s'en produit dans notre dispositif. Spécialiste des chemins de fer, rompu aux questions de transport, prestigieux animateur, le général Doumenc stimule, pousse, bouscule... Tel fut l'homme dans le creuset de l'épreuve.

Sous le régime de l'armistice puis de l'occupation totale, il prend la plume et nous donne en quatre volumes clairement conçus et alertement écrits, son *Mémorial de la Terre de France*². On tiendra cette œuvre pour l'une des meilleures histoires de France, embrassant les quatre derniers siècles de sa fortune contrastée, qui soient sorties ces temps derniers, pour autant, toutefois, que l'histoire de la grande nation s'identifie au mouvement de ses frontières et aux succès de ses armées. Ici encore, relevons cet heureux dosage de lucidité et de dynamisme que soulignait à son propos le commandant Jacques Minart. Sur le sujet des Alpes et des opérations de montagne, on le trouve, comme il se doit, particulièrement compétent et original. En bref, voilà un ouvrage susceptible de faire penser de jeunes cervelles militaires et dont on recommandera chaudement la lecture à nos élèves de la Section militaire de l'Ecole polytechnique.

Entre temps, l'infatigable général Doumenc publiait encore deux ouvrages de tous points remarquables et qui se rapportent plus particulièrement au propos du présent article : *L'histoire de la neuvième Armée*, rédigée en 1942, sortit de presse au mois de juillet 1945 ; *Dunkerque et la Campagne de Flandre* vit le jour en janvier 1948³. Comme de juste, l'ancien major général des armées françaises a pu mettre en œuvre une documen-

¹ Commandant JACQUES MINART : *P. C. Vincennes ; Secteur 4*, pp. 194/195. Berger-Levrault, Paris, 1945, 2 vol. in-8.

² Général d'Armée A. DOUMENC : *Le Mémorial de la Terre de France ; contribution à l'histoire militaire de nos provinces*. — Arthaud, Grenoble et Paris, 1943-1946, 4 vol. in-8.

³ Ces deux œuvres également chez Arthaud.

tation des plus complètes (ordres, rapports, journaux, comptes rendus de combat) qui lui a permis de retracer jusqu'au détail significatif les péripéties des opérations de mai 1940. Ces deux volumes contiennent donc l'histoire à peu près complète du G.A. 1 (général Billotte) à la seule exception de ce qui concerne la 2^e Armée (général Huntziger), laquelle fut, quant au reste, directement subordonnée au G.Q.G. de La Ferté-sous-Jouarre, dès le lendemain de la rupture de Sedan. La clarté et la méthode de l'exposé en rendent la lecture facile, sinon agréable, vu le caractère tragique des événements rapportés. Relevons aussi la générosité du jugement ; l'auteur n'a jamais cédé à la tentation d'émettre sur les combattants et sur leurs chefs des jugements téméraires et peu charitables. Il ne cesse, en effet, d'avoir dans l'œil toute la distance qui sépare le calme bureau de l'historien militaire, avec ses documents bien classés, du vacarme infernal du champ de bataille ou du tohu-bohu d'un P.C. divisionnaire installé à la hâte dans une situation mal éclaircie et sous le feu ou presque des *Panzer* et des *Stuka*.

Ici encore, il importe de tenter une synthèse et de dégager à l'intention de nos camarades nos impressions de lecture. A lire et relire le général Doumenc, un fait nous semble se dégager bien clairement : c'est l'extrême témérité de la manœuvre allemande. Pour un oui ou pour un non, au moindre grain de sable jeté dans ce délicat mécanisme, la gauche de la 7^e Armée (général Frère) eût retrouvé le contact de la 9^e (général Giraud), dans la région de Péronne, auquel cas tout se fût effondré, de même que le 6 septembre 1914. D'où cette conséquence inéluctable que, durant ces tragiques journées qui vont du 13 mai au 3 juin 1940, nulle défaillance individuelle ou collective n'est demeurée sans conséquence.

Du côté français, ainsi que le marquent les généraux Roton et Doumenc, on a voulu colmater avant de contre-attaquer. On n'aurait rien à opposer à cette méthode prudente d'engagement, si elle n'avait pas postulé des délais que ne consentit

pas l'évolution exceptionnellement rapide des événements. Tirons de cette constatation la conclusion qu'on ne contre-attaquera jamais si l'on attend pour le faire d'y voir tout à fait clair dans la situation de nos troupes et dans les intentions de l'ennemi ; de toute évidence, en présence des *Panzer* ou de leurs émules, il faut, comme en D.C.A., tirer sur le blindé futur et compter sur l'engagement pour faire la lumière. Mais encore, et cette nouvelle remarque doit demeurer à la décharge des divisionnaires français de 1940, s'il faut s'engager pour voir, ainsi que le proclamait Napoléon, il convient d'avoir sous la main les moyens rapides et puissants, seuls capables, en face des blindés, d'affronter le combat de rencontre.

Or, il n'est que de lire nos deux auteurs pour se rendre compte que ces moyens n'existaient pas dans l'armée française de 1940. Infanterie à pied et artillerie hippomobile manquèrent de mobilité, tout en offrant leurs lentes colonnes à tous les coups de l'aviation allemande. Quant aux unités rapides des grandes unités — à cheval ou motorisées — il en avait été disposé prématurément par les échelons supérieurs de commandement, au profit des divisions légères, chargées de l'exploration stratégique. Tel fut le cas des G.R.D.I. et des G.R.C.A.¹ de la 9^e Armée qui s'engagèrent dans les Ardennes, et de ceux de la 1^{re} Armée qui furent dépêchés en renforcement du corps de cavalerie (général Prioux) opérant en avant de la trouée de Gembloux. Comme nous constatons les mêmes errements à la 7^e Armée, lors de son raid sur Bréda, force est donc d'en faire remonter la responsabilité jusqu'aux G.Q.G. de Vincennes et de La Ferté. Il s'en est suivi, lors de la retraite, de sérieux inconvénients pour les divisions et les corps d'armée, dépourvus de leurs moyens organiques d'exploration et de reconnaissance.

En sens inverse, sous la poussée toujours plus brutale des événements, on constate un fâcheux émiettement des unités

¹ Groupes de reconnaissance de divisions d'infanterie ; groupes de reconnaissance de corps d'armée.

chenillées. A la 1^{re} Armée, les brigades mécaniques des trois D.L.M. furent retenues par les corps d'armée pour étayer la résistance de l'infanterie et pour faciliter ses mouvements de décrochage par des contre-attaques locales. Ce faisant, on porta ou toléra que fût porté à l'action d'ensemble le plus grave préjudice. Aussi bien l'action déterminée de la 4^e D.C.R. (colonel de Gaulle) qui, les 17 et 18 mai 1940, ravagea les formations de l'arrière du 19^e *Panzerkorps* (général Guderian), dans la région de Montcornet, demeura-t-elle comme un éclair isolé dans une nuit toujours plus noire... Que si ce coup de boutoir, assené à l'ennemi dans le meilleur esprit de l'arme, avait été reproduit par les vaillantes divisions du corps de cavalerie, agissant en masse et surgissant par surprise, nul doute que l'ensemble du groupement cuirassé Kleist eût passé un très mauvais quart d'heure. Or, comme on l'a dit, entre le 17 et le 20 mai, le sort de la campagne s'est trouvé suspendu à une demi-journée.

Une dernière remarque s'impose, concernant le rendement final des attaques dirigées par la *Heeresgruppe B* (colonel-général von Bock) sur le centre et la gauche du G.A. 1 ; les attaques des 6^e et 18^e Armées allemandes progressèrent lentement, péniblement et au prix d'efforts sanglants ; mais, si peu fructueuses qu'elles pussent sembler pour la période considérée, elles n'en aboutirent pas moins à un résultat positif et pour tout dire décisif, savoir à saper par la base les contre-attaques que les généraux Billotte, Blanchard et Gort se disposaient à lancer vers le Sud, dans le flanc et les communications des *Panzer*. Le 22 mai, le coup de boutoir esquissé par la 25^e D.I.M. (général Molinié) tourna court après le départ le plus prometteur, faute de pouvoir être soutenu en temps utile. Trois jours plus tard, au moment où le 5^e C.A. (général René Altmayer) se trouvait enfin dégagé et parvenu à pied d'œuvre, le développement de l'offensive du colonel-général von Kuechler mettant en danger l'armée belge, force fut bien au commandant de la B.E.F., de ramener vers le Nord les 5^e et 50^e divisions

britanniques, primitivement destinées à la trouée sur Bapaume. Et ce fut la fin d'un grand espoir.

Certes, les moyens de la décision ne seront pas demain ce qu'ils sont aujourd'hui et encore beaucoup moins ce qu'ils étaient le 13 mai 1940. Néanmoins, à la lumière que nous présente le général Doumenc, posons en principe que l'action décisive aboutira presque nécessairement au coup fourré ou au « pat » stratégique, à moins que le défenseur n'ait été rigoureusement limité dans sa liberté d'action. Si même l'on admettait avec la presse que le général Spaatz dispose aujourd'hui de 1000 bombes atomiques, croit-on qu'il se risquerait à lancer dans une bagarre incertaine ses précieuses escadres de *Superforteresses volantes Boeing B 29* et leurs monstrueux projectiles plus difficilement remplaçables encore ? A cet effet, il lui conviendra non pas d'attendre l'occasion du destin, mais de créer « l'événement » par la force, c'est-à-dire de réduire la chasse adverse à un degré d'impuissance très voisin de celui qui caractérisait, dans les premiers jours d'août 1945, l'aviation du Mikado. Bon gré mal gré et le premier effet de surprise s'étant lentement dissipé, tel le gigantesque champignon d'Hiroshima, on se voit rappelé à ces éternels principes de toute guerre qui sont et demeurent la combinaison des moyens et la concentration des efforts. Mais n'en déplaise à l'utopie, à l'étourderie, ainsi qu'à la paresse d'esprit, il y faudra un certain temps... Or, cette humble vérité nous semble communément méconnue par nos Occidentaux.

Quoi qu'il en soit de cet essai d'anticipation, l'œuvre du général d'armée Doumenc est de celles que l'on devrait rencontrer dans la bibliothèque de tous ceux que leur vocation appelle à méditer sur le problème de la guerre. Ses analyses minutieuses, en effet, ne nuisent nullement à l'effet de synthèse. Et voici que l'éditeur Arthaud nous annonce encore de sa plume : *1944 et les destinées de la stratégie*. Attendons avec une impatience respectueuse les *novissima verba* ou le testament militaire de ce grand et bon esprit, dont les claires leçons résisteront à l'épreuve du temps à venir.

* * *

On a déjà rendu compte ici même de l'excellent volume consacré par le général Fornel de la Laurencie aux opérations de son 3^e Corps d'armée, durant la campagne de France¹. Le général Henri Aymès vient de s'acquitter du même devoir vis-à-vis des troupes qu'il eut l'honneur de mener au combat ; mais son ouvrage, intitulé : *Gembloux, succès français*², apporte au lecteur plus qu'il ne lui promet. Il ne se borne pas, en effet, à nous retracer les efforts du 4^e Corps d'armée, les 14 et 15 mai 1940 ; il nous présente les épreuves de ses troupes jusqu'à la date du 3 juin, c'est-à-dire, pour les plus fortunées d'entre elles, jusqu'à leur rembarquement à Dunkerque et Malo-les-Bains.

Venant de la 11^e Division d'infanterie, qui mérita durant cette tragique passe d'armes son surnom de division de fer³, le général Aymès, le 14 janvier 1940, prit, au Cateau-Cambrésis, le commandement du 4^e Corps d'armée qui encadrait à cette époque la 15^e D.I.M. (général Juin) et la 82^e D.I. (général Arminjeat). Cette dernière, le 1^{er} mai 1940, fut, quant au reste, relevée par la 1^{re} D.M.⁴ (général Mellier) qui semble, en dépit de l'énergie de son chef et de la valeur de ses troupes, avoir constitué un mécanisme assez mal rodé ; relevons à ce propos cette perpétuelle jonglerie des grandes unités laquelle se livrèrent les Georges et les Gamelin et qui ne dut pas faciliter la tâche des instances intermédiaires de commandement.

Le 10 mai 1940, l'ordre parvint de la 1^{re} Armée au général Aymès, d'avoir à exécuter la « manœuvre Dyle ». Le 13 au

¹ Numéro de septembre 1948.

² Général HENRI AYMÈS : *Gembloux, succès français ; le 4^e corps dans la bataille de la 1^{re} Armée en Belgique et en France, 10 mai-3 juin 1940*. — Berger-Levrault, Paris, 1948, 1 vol. in-8.

³ La campagne de cette grande unité nous a été retracée par le général ARLABOSSE : *La division de fer dans la bataille de France*. — Charles-Lavauzelle, Paris, 1942, 1 vol. in-8.

⁴ D.I.M. : en 1940 Division d'infanterie motorisée ; D.M. : Division marocaine.

soir, la 15^e Division motorisée se trouvait dans les positions prévues par l'ordre du corps d'armée, ce qui lui permit d'ajuster ses feux d'artillerie et de se relier solidement sur sa droite avec le 5^e C.A. (général René Altmayer) ; enlevée par un groupe de transport automobile, la 1^{re} D.M. ne parvint sur ses positions que le lendemain matin et prit liaison sur sa gauche avec le 3^e C.A. (général de la Laurencie). La 1^{re} Armée se trouvait donc en place entre Namur et Wavre, barrant à l'ennemi la trouée de Gembloux.

L'attaque du 16^e *Panzerkorps* (général Hoepfner) déboucha à l'aube du 15 mai, après une timide prise de contact dans l'après-midi de la veille. Face à la 15^e D.I.M., elle s'effondra sans avoir pu marquer le moindre point, sous les concentrations de feu soigneusement préparées à l'avance de cette grande unité. A la 1^{re} D.M., les troupes se trouvaient moins bien implantées dans le terrain, et la nervosité de l'État-major peut être rendue responsable de certaines confusions ou maldonnes. D'où l'infiltration des *Panzer*, tant dans la région d'Ernage qu'à la soudure des deux corps d'armée. Au crépuscule, la contre-attaque de deux bataillons de chars et de la 3^e Brigade légère mécanique (général de Lafont) rejeta les blindés et les motorisés allemands sur leurs positions de départ.

Ce beau succès défensif n'eut, toutefois, aucune conséquence pratique, vu l'évolution catastrophique des événements entre Sedan et Namur. Le 4^e C.A. en perçut cependant ce bénéfice, de pouvoir se retirer sans encombre sur la ligne de l'Escaut qu'elle occupait, le 19 mai, entre Valenciennes et Bouchain ; le lendemain de ce jour, la 1^{re} D.M., complètement épuisée par ses efforts de marche, passait en réserve d'Armée, et le général Aymès se vit attribuer en remplacement la 4^e D.I. (général Musse) qui se comporta au feu de la manière la plus honorable.

Du 20 au 26 mai, les troupes du général Aymès s'acquittèrent avec assez de succès, et sans se laisser entamer, de la mission défensive qui leur était impartie sur l'Escaut. Mais quand

leur parvint l'ordre de retraiter sur Dunkerque, elles furent moins heureuses que les divisions voisines du général de la Laurencie ; occupant le fond de la poche, elles ne réussirent pas à se soustraire à la tenaille allemande, et seuls les éléments organiques du 4^e C.A. parvinrent à rallier les plages de la mer du Nord. Quant aux 4^e D.I. et 15^e D.I.M., elles participèrent avec les débris du 5^e C.A. à l'héroïque défense de Lille qui se prolongea jusqu'au 1^{er} juin à 9 heures du matin. Leur sacrifice généreusement consenti ne fut pas perdu, puisqu'elles contribuèrent à maintenir autour de la place sept divisions allemandes dont trois blindées¹, au moment où 334 000 Anglais et Français se rembarquaient à Dunkerque.

* * *

Parcourons, enfin, sous la conduite du général Keller, les opérations de la 42^e D.I., dite Division de Metz². Cette grande unité d'active entra dans la guerre sous le commandement du général de la Porte du Theil et participa, en Lorraine, aux opérations de la « drôle de guerre ». C'est le 10 mai 1940 que l'auteur de l'ouvrage que nous analysons présentement fut nommé à la tête de cet excellent instrument de combat, son prédécesseur ayant été appelé au commandement du 7^e Corps d'armée. A peine avait-il repris les rênes que la 1^{re} Armée du Reich (colonel-général von Witzleben) dirigea une forte attaque de diversion contre la Ligne Maginot ; dans le secteur de la 42^e D.I., comme sur le reste du front de la 4^e Armée française (général Réquin), cette entreprise se solda par un échec.

² Sur ce sujet, voyez les deux articles du général MOLINIÉ : *L'armée de 1939-1940. La 25^e Division d'infanterie motorisée. De Bréda à Lille et à Dunkerque*, parus dans la « Revue de Défense nationale » ; nouvelle série, 4^e année, numéros de septembre et d'octobre 1948. — La poche de Lille fut liquidée par un groupement comprenant les 4^e, 5^e et 7^e Panzer et les 7^e, 217^e, 253^e et 267^e D.I. allemandes.

³ Général de division PIERRE KELLER : *La division de Metz (42^e D.I.) pendant la bataille de France*. — Charles-Lavauzelle, Paris, 1947, 1 vol. in-8.

Le 16 mai 1940, le général Keller était convoqué au P.C. du général Touchon, commandant de la 6^e Armée, et précédait de la sorte l'installation de sa grande unité sur l'Aisne ; elle occupa, dans les jours qui suivirent, entre Pontavert et Neufchâtel, un créneau de 20 kilomètres, formant la droite du 7^e C.A. A cet effet, lui fut subordonnée une artillerie de complément, formée de quatre batteries de 7,5 cm. et de deux batteries de 10,5 cm. long, et le feu de deux groupes lourds du corps d'armée lui fut encore attribué. Malheureusement pour elle, le développement de la bataille allait aboutir à son amenuisement progressif. On commença par lui retirer son groupe de 7,5 cm. de renforcement, puis le général Keller dut, bien malgré lui, détacher de son ordre de bataille un bataillon et une batterie. Pis encore, le 8 juin 1940, à 20 heures, la relève de la 45^e D.I., retirée du front de l'Aisne, se traduisit pour la 42^e par l'ordre d'étendre sa droite vers l'Ouest. Avec huit bataillons d'infanterie, il lui incombait, conséquemment, de défendre une médiocre ligne d'eau sur une étendue de quelque 30 kilomètres.

Or, le 9 juin 1940 à l'aube, les Allemands se ruaient à l'assaut sur tout le front de Champagne. La droite et le centre de la 42^e D.I., entre Neufchâtel et Berry-au-Bac, firent très bonne figure ; à gauche, par contre, les mouvements de relève ordonnés la veille aboutirent à un difficile combat de rencontre livré par un bataillon du 94^e R.I. contre l'ennemi qui avait franchi l'Aisne sur les talons de la 45^e D.I. La bataille s'engageait mal. Il n'en reste pas moins vrai que du 10 au 17 juin, cette excellente division s'acquitta honorablement de toutes les missions qui lui furent confiées par le commandement supérieur ; dans la Montagne de Reims, sur la Marne, sur la bordure méridionale des marais de Saint-Gond, qu'avait illustrés déjà la 42^e D.I., le 9 septembre 1914, sur la Seine de Méry et de Troyes, les régiments du général Keller prirent position et imposèrent des temps d'arrêt à l'envahisseur. Mais tout s'effondra autour d'eux, et, d'autre part, ainsi que l'écrit

l'auteur, cette infortunée division, « *livrée à ses seules forces, marchant à la vitesse du fantassin..., ne pouvait indéfiniment retraiter et combattre contre un ennemi motorisé. Son sort était réglé d'avance.*

Il s'accomplit, le 17 juin 1940, entre Bar-sur-Seine et la forêt de Chaource, en dépit de nombreux faits d'armes qui glorifieront les drapeaux des 80^e, 94^e et 151^e R I. Quant au général Keller, qui avait réussi à gagner la région d'Autun avec quelques braves, il fut fait prisonnier par la *Wehrmacht*, le 27 juin suivant, s'étant annoncé à la *Kommandantur* de cette ville, sur la foi de l'armistice signé l'avant-veille dans la clairière de Rethondes. Telle fut l'issue de cette funeste mais honorable épopée.

(A suivre.)

Major EDDY BAUER.
